

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

154-155 | avril-septembre 2000

Question de parenté

Histoires de mutations

Les terminologies de parenté russe

Élisabeth Gessat-Anstett



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/52>

DOI : 10.4000/lhomme.52

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 613-634

ISBN : 2-7132-1333-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Élisabeth Gessat-Anstett, « Histoires de mutations », *L'Homme* [En ligne], 154-155 | avril-septembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/52> ; DOI : 10.4000/lhomme.52

Histoires de mutation

Les terminologies russes de parenté

Élisabeth Gessat-Anstett

CETTE PRÉSENTATION des nomenclatures russes de la consanguinité et de l'affinité offre l'occasion d'aborder les logiques d'un système de parenté peu étudié. Car l'Europe orientale demeure une aire géographique pour laquelle les chercheurs n'ont à leur disposition que de rares données.

La source principale des linguistes et des ethnologues est d'ordre lexicographique. Il s'agit de dictionnaires, ceux de Vladimir Dal' (1880-82) et de Max Vasmer (1958), ou encore de A. G. Preobrazhenski (1951). Les données ethnographiques sont en effet extrêmement rares. Ayant eu la possibilité de collecter les nomenclatures de parenté telles qu'elles sont actuellement et localement utilisées dans une région de Russie centrale¹ au cours d'enquêtes de terrain réalisées entre 1994 et 1997, j'ai également utilisé le corpus des termes que j'ai rassemblé dans la région de Yaroslavl. Je ferai allusion à plusieurs reprises à ce travail qui a confirmé l'extension et l'application des lexiques repérés au XIX^e siècle par les linguistes, et qui est venu en éclairer l'usage.

Les terminologies russes de parenté n'ont fait l'objet que de peu d'études. Les travaux de Pietr Lavrovskij (1897) occupent en leur sein une place centrale et primordiale dans la mesure où ils constituent la première tentative de repérer et d'analyser ces lexiques de façon exhaustive. L'œuvre du linguiste est peu connue car non traduite². Or il faut remarquer que, tout en œuvrant en historien de la langue russe, cet érudit pétersbourgeois posait déjà au milieu du XIX^e siècle, quelques années avant L. H. Morgan, les bases d'une réelle réflexion ethnologique sur la façon dont les relations de parenté pouvaient être désignées et utilisées. La recherche de Lavrovskij a été relayée au XX^e siècle par quelques travaux

1. Ces enquêtes ont été réalisées dans la ville de Rybinsk et dans deux cantons ruraux mitoyens de celle-ci à 380 kilomètres au nord de Moscou, auprès de familles rurales et urbaines. Elles ont constitué le matériau de base pour ma thèse de doctorat (Gessat-Anstett 1997).

2. Il semble exister deux éditions de ce texte. La première datant de 1867, disponible à la Bibliothèque nationale, est celle à laquelle il est fait référence ici. Paul Friedrich (1966 : 35), quant à lui, se réfère à une version de 1869 dont il ne m'a pas été possible de trouver trace pour l'instant.

de linguistes, tels que B. Unbegaun (1939) et O. Trubachev (1959) notamment, et par ceux particulièrement marquants de Paul Friedrich (1963, 1964, 1966) qui est le seul à procéder à une étude historique et linguistique systématique des terminologies russes de parenté. En France, les nomenclatures russes de la consanguinité et de l'affinité ont été brièvement présentées dans un unique article de Jean Cuisenier et Catherine Raguin (1967), qui s'est appuyé très largement sur les travaux de Friedrich. Il est à noter que le lexique russe de parenté n'a suscité chez les Russes eux-mêmes qu'un intérêt sporadique : pendant la période soviétique, rares sont les travaux d'ethnologie (Pershits 1974, Levin 1974) qui intègrent les données terminologiques. Seul M. V. Kryukov (1998) semble s'être intéressé, très récemment il est vrai, à la dimension historique des évolutions observables au sein de la nomenclature de parenté en Russie. Cet état des lieux des lexiques russes de la consanguinité et de l'alliance se propose donc d'en revenir aux termes pour mieux comprendre les logiques qui sous-tendent un système de parenté mal connu.

Nomenclature de la consanguinité

L'organisation des terminologies russes est fort différente selon qu'il s'agit de parenté consanguine ou de parenté par alliance. Il m'a donc paru difficile de récapituler en une seule figure, comme le fait par exemple Cuisenier (1994 : 189) pour la parenté roumaine, l'ensemble des termes russes de parenté. J'ai préféré scinder en deux leur présentation en dissociant, aussi clairement que le fait la terminologie elle-même, les consanguins des alliés. Dans le premier schéma récapitulatif (Fig. 1) figurent les termes désignant les parents consanguins, nomenclature admise par tous et utilisée également dans les textes administratifs et officiels.

Le corpus actuellement en usage comporte une quarantaine de termes. La terminologie russe de la consanguinité est marquée par une grande stabilité depuis la période moderne. Il semble en effet qu'aucun des termes recensés au XIX^e siècle n'ait cessé d'être intelligible. Il m'a ainsi été possible de remarquer à plusieurs reprises la dynamique de cette terminologie, et ce, malgré une tendance manifestée par mes informateurs à utiliser des formes de références analytiques pour les second et troisième degré de collatéralité : tel que *deduškin brat* (litt. frère de grand-père) pour *dvoïrodnyj deduška*. Les consanguins ne se contentent pas seulement de conserver la mémoire de ce lexique mais l'enrichissent aussi en créant, à partir des appellations génériques, des formes homonymiques ou diminutives utilisées dans l'intimité. La terminologie de consanguinité n'est donc pas conservée en Russie de façon formelle, mais sous sa forme la plus vivante.

Le système russe de parenté, tel qu'il a été décrit pour la période pré-révolutionnaire et tel que les enquêtes ethnographiques le montrent aujourd'hui, marque la bilatéralité de la filiation. Au niveau terminologique, le lexique de la consanguinité signale ainsi les degrés de collatéralité et d'ancestralité de façon identique pour les lignées paternelles et maternelles, sur quatre générations ascendantes et descendantes. L'idéologie de la parenté manifeste toutefois des

inflexions patrilinéaires dont la nomenclature ne garde que des traces discrètes. Les noms de famille sont ainsi traditionnellement transmis en ligne paternelle. De plus, certains consanguins sont qualifiés par l'adjectif *rodnoj* que l'on traduit, selon les contextes, par propre ou sien / à lui. Les parents par le sang sont quant à eux désignés par le terme *rodstvennik* / *iki*³; *rodstvo* est également utilisé pour faire référence à sa parenté.

Ces trois termes sont formés à partir de la racine *rod*. Le nom *rod* désigne explicitement la lignée patrilinéaire, ou le lignage pour les périodes médiévales et modernes, et de façon plus appropriée la famille ou la parentèle pour l'époque contemporaine. Il fait référence à une succession de générations issues d'un même ancêtre et s'appuie sur l'idée de patrilinéarité. Les représentations actuelles de la parenté en Russie, toujours centrées sur la notion de *rod*, ont intégré cette prégnance de la patrilinéarité qui continue donc de s'exprimer à travers un vaste lexique : *rodina* (la patrie, la terre natale), *rodonačálnik* (l'ancêtre), *rodnâ* (la parentèle), *rodit'eli* (parents au sens père et mère) ou encore *rodnit'sâ* (s'apparenter).

L'ancestralité

Les termes les plus anciens, présents depuis la période proto-indo-européenne, sont ceux qui désignent le père, la mère, le fils, la fille et les petits-enfants.

Émile Benveniste relie le terme vieux slave *otici*, d'où est issue la forme contemporaine russe *otec* (F) au terme *atta*, forme hittite pour le nom de père. Il signale cependant que cette désignation se réfère pour les langues slaves, gothiques et hittites au père personnel. Sa forme phonétique la classe en effet parmi les appellations familiales et renvoie explicitement au père nourricier qui élève l'enfant. La désignation *otec* ne semble avoir subi que de légères modifications en trois millénaires : puisque les formes proto-slave (*otlchI*), vieux slave (*otъ i*) et russe (*otec*) restent phonétiquement très proches. La forme respectueuse ancienne de *batâ* / *batûska* est issue de la racine **pōter*, utilisée pour la formation des termes désignant un père classificatoire. Autrefois employée pour faire référence et s'adresser à des figures paternelles réelles ou métaphoriques (familiales, politiques, religieuses), elle n'est plus employée actuellement que pour le prêtre.

Le terme *mat'* (M) dérive du proto-slave *mati*, et fut définitivement fixé sous cette forme dès le XII^e siècle. Le lexique russe de l'ancestralité manifeste moins clairement que pour le terme père la distinction linguistique entre les mères classificatoires et la mère nourricière. Toutefois *matuška* (dérivé du proto-indo-européen **māter*) renvoie également à des figures d'autorité féminine et de maternité symbolique telles que l'épouse du propriétaire terrien ou du tsar durant la période pré-révolutionnaire, ou encore celle du prêtre. C'est dans ce dernier cas que le terme *matuška* est encore utilisé. À l'opposé, le terme primitif *anna* (symétrique de *atta*, le père réel) pourrait avoir généré en russe le terme

3. Ce terme est opposé au terme *svojstvennik* / *iki* désignant les parents par alliance, sur lequel je reviens plus loin.

nânâ désignant la nourrice sèche ou la bonne d'enfant, et renvoyer à une figure de femme traditionnellement membre du groupe de parenté et y assumant la prise en charge des enfants et leur maternage. Le nom de la mère a donné lieu à pléthore de diminutifs affectueux : *mamočka*, *mamulâ*, *mamusâ*, *mamanâ*, *mamka* ou encore *mamen'ka*. Ces diminutifs marquent la place privilégiée de la figure maternelle dans les relations de parenté et en particulier le fait qu'elle occupe le centre de l'univers affectif familial.

Syn (S) est directement issu du vieux slave *synu*, formé sur le proto-indo-européen *swHnws*, et dérivé, selon Émile Benveniste (1969 : 235), du radical *su*, qui signifie enfanter. Le fils serait alors désigné comme le « rejeton ». Le terme semble avoir été utilisé dans ses premières occurrences pour faire référence de façon générale à la classe des enfants mâles, fils et neveux, dans la mesure où le terme *synovec* désignait jusqu'à la période moderne un fils de frère. Il n'existe pas en russe de vocable spécifique pour indiquer la position d'un fils dans une succession d'enfants. La langue russe utilise pour cela les adjectifs *staršij* (aîné) ou *mladdšij* (benjamin). Les formes d'adresses diminutives sont là aussi très nombreuses : *synok*, *synoček*, *synučka* et *synulâ*. Le terme est également employé de façon métaphorique dans le discours d'adresse pour marquer l'autorité du locuteur en référence à une filiation fictionnelle.

Doč (D) est issu du vieux slave *desti*, que Pietr Lavrovskij fait dériver du sanscrit *duhitr*, dont les racines *duh* ou *dhê* renverraient respectivement à la notion de traite ou d'allaitement. C'est l'un des termes les plus anciens du lexique proto-indo-européen, représenté avec une grande régularité phonétique dans le stock proto-slave, vieux slave et russe. *Doč* a donné lieu à la formation de plusieurs diminutifs : *dočka*, le plus courant, est employé quasi indifféremment avec le premier malgré sa légère connotation familière, et *dočen'ka* ou encore *dočurka* est réservé au contexte domestique.

Vnuk (ChS) et son féminin *vnučka* (ChD) sont issus du proto-slave *vUnukU/a* désignant les enfants de fils ou de fille. E. Stankiewicz (1962) expose que ce terme peut être interprété à partir de la double racine *vUn-* (descendant) et *-Q/ukU* (lien) et renverrait donc à une catégorie générale de consanguins descendants. Paul Friedrich (1966 : 5) précise de plus que la racine *(h)an/en*, dont les liens avec le terme *vUnukU* peuvent être linguistiquement reconstruits, était probablement utilisée à la période proto-indo-européenne pour faire indifféremment référence à des personnes de générations alternées (PaPa ou ChCh) dans un lien de réciprocité.

La seconde partie du lexique de l'ancestralité est plus récente, car les termes qui désignent les grands-parents et les arrière-grands-parents ne font leur apparition qu'à la période proto-slave, entre le deuxième et le premier millénaire avant J.-C. Cette nomenclature semble être restée intelligible en l'état jusqu'au VI^e ou VII^e siècle de notre ère.

Le terme *ded / deduška* (MF, FF) est absent de la terminologie de la consanguinité à la période proto-indo-européenne, et ne fait sa première apparition sous la forme *dedU* qu'à partir du deuxième millénaire avant J.-C. Le terme renvoie

– sans précision à l’origine – à un homme âgé détenteur d’autorité. À l’époque contemporaine, les liens d’autorité et d’affection qu’incarne la figure d’un *deduška* ont été abondamment utilisés par l’idéologie soviétique. La vulgate marxiste employait ainsi l’expression « *naš deduška Lenin* » pour désigner aux enfants le Révolutionnaire, en faisant de lui un grand-père symbolique et archétypal.

Max Vasmer fait dériver *babka* / *babuška* (MM, FM) du terme *baba* qui désignait en vieux slave la vieille femme. Ce terme qui a fait également son apparition à la période proto-slave, manifeste originellement d’un emploi élargi au-delà du seul contexte de la parenté. Cet usage est encore reflété de nos jours par la langue vernaculaire qui utilise *baba* pour faire référence dans un registre familial à un personne de sexe féminin.

Le lexique de l’ancestralité est complété par l’usage du préfixe *pra* (arrière). Celui-ci est employé pour marquer le changement de génération. Il peut être répété, et servir à désigner jusqu’à quatre degrés d’ascendance et de descendance : ainsi *pravnuak* (ChChS) ou *prapraded* (PaPaPaF), par exemple. Son utilisation a pour principale conséquence d’étendre le corpus de termes en circulation en augmentant le nombre de positions familiales désignées⁴.

Les termes *prašur* et *rodonačâlnik*, enfin, font référence à des figures d’ancêtres, différentes dans leur représentation et leurs usages. *Prašur* désigne en effet dans ses premières occurrences attestées le grand-père du grand-père, puis par extension un ancêtre avec lequel la ligne ascendante est connue. Il sert désormais à qualifier de façon générale un lointain ancêtre. C’est sous cette forme qu’il est utilisé de façon littéraire, comme dans les contes pour enfants où l’on peut trouver l’expression « *kogda eše našy dedy ne učilis’ i prašury ne rodilis’* »⁵.

Le *rodonačâlnik* est une figure de l’ancestralité plus complexe : celle qui est identifiée et désignée par chacun comme l’origine de sa lignée familiale, en relation à trois générations ou plus⁶ du locuteur. C’est à travers la référence à la personne de son *rodonačâlnik* que chaque individu puise en Russie la légitimité de son identité personnelle, familiale et sociale. En cela, cet ancêtre demeure la figure familiale la plus investie et la plus manipulée aussi. Le terme désigne étymologiquement celui qui commence (*načēnat’*) la lignée (*rod*), et renvoie à cette notion qui, comme l’a déjà précisé l’introduction, traverse et structure encore toutes les représentations contemporaines de la parenté en Russie.

La collatéralité

Les termes les plus anciens du lexique de la collatéralité, présents depuis la période proto-indo-européenne, servent à désigner le frère et la sœur.

4. Paul Friedrich (1964 : 163) recense 305 termes, référant à des relations de parenté dans le dictionnaire de Dal’ (1955). Les 101 lexèmes régulièrement énoncés renvoient à plus de 400 positions de parenté (incluant frères naturels, demi-frère, etc.), dont au moins un quart étaient effectivement représenté par un individu dans l’entourage d’un locuteur. Près de 65 des 101 termes constituaient la base lexicale que l’ensemble des russes du XIX^e pouvaient comprendre et utiliser sans hésitation.

5. « Lorsque nos grand-pères n’étudiaient pas encore et que nos ancêtres (*prašury*) n’étaient pas encore nés. »

6. C’est le cas des lignages nobles qui développent une connaissance étendue de l’histoire généalogique familiale, voir Schakhovskoy (1993).

Émile Benveniste précise à propos de *brat* (B) que le terme issu du proto-slave *bratrU* devenu *bratu* en vieux slave, et dérivé de la racine proto-indo-européenne *pHteHr*, révèle une façon de considérer les rapports de fraternité. En effet, étymologiquement *phrāter* - **bhrāter* ne servait pas à désigner le frère de sang mais s'appliquait à ceux qui étaient reliés par une parenté mystique ou qui se considéraient comme les descendants d'un même père. Friedrich souligne, en écho, l'importance des rituels qui servaient, jusqu'au début du siècle, à unir des germains classificatoires (frères de lait ou cousins) dans une même classe de parents, au premier rang desquels se trouvait le *pobratimstvo*, fraternité rituelle scellée par l'échange des croix portées autour du cou. Le terme *brat* conserve encore en russe sa portée symbolique, au point qu'on précise la désignation du germain réel soit par l'utilisation de l'adjectif *rodnoj* (à traduire par « propre » ou « en ligne directe »), soit par l'utilisation de diminutifs tels que *bratiška*, *bratik*, ou *bratec*. On utilise en outre les mêmes adjectifs pour les fils (*staršij*, *mladšij*), que pour désigner la position d'aîné ou de benjamin.

De la même façon, *sestra* (Z) est resté inchangé sous cette forme depuis le lexique proto-slave. Le terme est issu de la racine proto-indo-européenne **swesor*, et semble dériver des radicaux **swe*, désignant ce qui est à soi, le sien, et *sor*, marque du féminin. Émile Benveniste propose en cela de considérer ce terme comme l'un des noms archaïques de la femme. Ce vocable a été moins utilisé que celui servant à désigner le frère, dans des relations de germanité symbolique, mais il faut noter qu'on emploie encore de nos jours, comme pour le masculin, l'adjectif *rodnaâ* pour spécifier la désignation d'une sœur réelle. Cet usage est, la plupart du temps, destiné à distinguer la sœur, *rodnaâ sestra*, de la cousine germaine, *dvoûrodnaâ sestra*, considérée terminologiquement comme une sœur classificatoire. Plusieurs diminutifs servent de termes d'adresse ou de termes de référence dans les contextes les plus familiers, comme *sestrënka*, *sestrica*, *sestrička*.

Les termes de la parenté collatérale servant à désigner l'oncle, la tante et le neveu, sont apparus plus tardivement dans le lexique russe de la parenté. *Tëtâ* (PaZ) est dérivé du protoslave *teta* qui servait initialement à désigner la sœur de la mère. Sa présence n'est pas attestée dans le lexique proto-indo-européen de la parenté collatérale. À partir de la période médiévale le terme désigne indifféremment les tantes patrilatérales et matrilatérales. Actuellement *tëtâ* sert aussi bien à appeler les tantes sans distinction du sexe du parent intermédiaire, que les épouses des oncles. Certains diminutifs affectueux sont par ailleurs utilisés dans le contexte familial, tels que *tëtuška* ou *tëten'ka*. L'usage très répandu qui permet de désigner une femme en général par le vocable de tante, sous la forme officielle qui peut prendre une nuance péjorative de *tëtka*, ou bien sous la forme plus familière de *tëtâ*, pourrait être un résidu de l'étymologie même du terme qui, avant de servir à nommer la tante, servait en vieux slave de nom générique pour la femme. *Dâdâ* / *dâdûška* (PaB) est morphologiquement proche du terme qui désigne le grand-père (*ded* / *deduška*) et semble référer linguistiquement à une catégorie de mâles plus âgés liés au locuteur par des relations d'autorité. Pour Pietr Lavrovskij, *dâdâ* est issu de l'altération du terme archaïque *tata* qui

fait de l'oncle un père classificatoire, mais les travaux de Benveniste ne semblent pas confirmer cette interprétation. Avec les déformations de l'usage, cette dénomination sert aujourd'hui pour les oncles sans distinction, mais aussi pour les maris des tantes. Dans les contextes de conversations informelles, *dâdâ* et son diminutif familier *dâd'ka* sont aussi utilisés pour désigner ou pour s'adresser à un homme en général. Les diminutifs affectueux, *dâdûška* et *dâdečka*, ne servent en revanche qu'à l'intérieur du contexte familial.

L'étymologie du terme *plemânnik* (SbS) et de son féminin *plemânnica* (SbD), dérive – comme le précise Vladimir Dal' (1882, III : 124) dans son dictionnaire raisonné de la langue russe – du terme *plemâ*, servant à désigner en russe ancien la tribu, le clan, et considère donc explicitement le neveu comme l'enfant de la tribu. Ce terme manifeste une extension classificatoire du principe de germanité à tous les collatéraux de la génération d'ego (cousins germains et issus de germains ramenés à la position de frère) qui a pour conséquence une adéquation terminologique entre tous les enfants issus de ce groupe. De la même façon, l'élaboration d'autres termes de la parenté collatérale manifeste une manipulation de lexèmes plus simples, dans le but de mettre en évidence soit la position générationnelle soit le degré de collatéralité.

Il en est ainsi par exemple de *vnučatyj plemânnik* et *vnuk plemânnika*. Le premier terme, servant à désigner SbChS est composé du terme *plemânnik* (SbS, dont nous avons vu que l'étymologie renvoie à « enfant de la tribu ») auquel est accolé le substantif utilisé pour ChS (*vnuk*) sous une forme archaïque adjectivée. Il faudrait donc traduire littéralement *vnučatyj plemânnik* par « neveu petit-filsé », et comprendre ce terme comme la désignation d'un « enfant de la tribu (*plemâ*) de la génération de petit-fils » ou « petit-fils de la tribu ». *Vnučatyj plemânnik* marque en cela clairement la primauté de la position collatérale sur la situation générationnelle.

Pour *vnuk plemânnika* (SbChChS), c'est l'inverse : le terme est composé du terme *vnuk* (ChS) auquel est accolé le génitif du terme neveu, il désigne donc littéralement le petit fils du neveu (ou du fils de la tribu), alors même que cette position aurait pu être désignée sous la forme « *pra-vnučatyj plemânnik* » en faisant symboliquement de ce parent un enfant de la tribu de la génération d'arrière-petit-fils ou un « arrière-petit-fils de tribu ». Le fait de mettre d'abord en évidence la position générationnelle pour marquer ensuite le degré de collatéralité pourrait être destiné à marquer une plus grande distance entre ego et le parent ainsi désigné.

Le système russe de parenté, tel que la terminologie le dessine, est aussi remarquable en ce qu'il distingue nettement plusieurs degrés de collatéralité, tout en privilégiant un principe d'équivalence des individus au sein d'une même génération. Ce principe s'appuie sur un élément particulier de la nomenclature : l'utilisation d'adjectifs *dvoûrodnjy / aâ* (du second degré) et *troûrodnjy / aâ* (du troisième degré), servant à marquer jusqu'au quatrième degré de collatéralité.

La logique de leur utilisation, bien que très simple⁷, impose une manipulation assez fastidieuse des positions généalogiques. Elle est donc souvent abandonnée

7. *Dvoûrodnje* signifie littéralement issu de la deuxième lignée (pour des cousins la deuxième ligne collatérale est fondée sur un ancêtre commun à deux générations – un grand-parent), les *troûrodnje .../...*

au profit de la seule expression de la génération de référence : ainsi le locuteur ne dit pas *dvoûrodnjy* ou *troûrodnjy brat* (pour PaSbS et PaPaSbChS) mais *brat* (B), et de la même façon il ne dira pas *dvoûrodnââ têtâ* (PaPaSbD) mais *têtâ* (PaSb). Selon cette logique, pour ego, la position de chaque parent collatéral est ramenée à la plus simple expression de la collatéralité ou de l'ancestralité au sein de la génération à laquelle ce parent appartient : germain, germain de parent, grands-parents, arrière-grands-parents. L'adjectif marquant le degré de collatéralité peut en effet être combiné dans la formation d'un terme de parenté au préfixe marquant le degré d'ancestralité (*pra*) pour désigner les collatéraux des ascendants directs à G+3 : comme pour *dvoûrodnââ prababka* (PaPaPaZ) par exemple.

D'un système collatéral bifurqué à un système linéaire

La plus grande originalité du lexique russe de la consanguinité demeure celle d'avoir conservé, jusqu'à la période moderne, des termes spécifiques pour distinguer les oncles, tantes et cousins matrilatéraux et patrilatéraux. Ces termes de parenté, qui sont repérables dans les archives gouvernementales et ecclésiastiques, les chroniques ou encore la geste épique, ont été relevés et analysés pour la première fois par Pietr Lavrovskij et figurent dans son ouvrage de 1867. Ce corpus atteste de l'existence, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, d'une terminologie de type soudanais qui procède à la distinction des germains des parents (FM) et de leurs descendants selon leur sexe et le sexe du parent intermédiaire.

Les germains du père sont, dans la nomenclature vieux russe de la collatéralité, désignés par les termes *stryi* / *stroï* (FB) et *stryâ* / *strynä* (FZ). Pietr Lavrovskij précise (1867 : 38) que les fils de ces oncles et tantes étaient eux aussi nommés de façon spécifique puisqu'on repère les termes *stryčist'* (FZS) et *stryšiš'* (FBS). Ce dernier terme était remplacé dans certains contextes par *stryinyi brat* (litt. frère de ligne patrilatérale) que pouvait accompagner *stryinaâ sestra* (FBD, sœur en ligne patrilatérale). Le terme *stroï*, dans lequel ce lexique puise ses racines, marque indubitablement la patrilinéarité. Ce mot existe encore de nos jours et

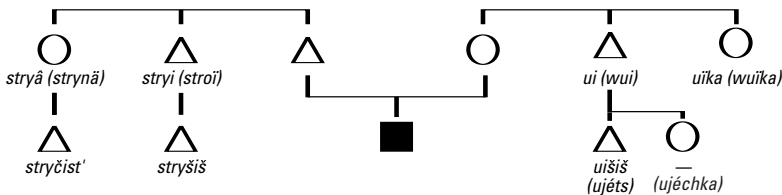


Fig. 2. Terminologie vieux russe de la collatéralité ascendante

sont issus de la troisième lignée (les cousins ont alors un ancêtre commun à trois générations – un arrière-grand-parent), les *četveûrodnje*, peu usités sont issus de la quatrième ligne collatérale, etc.

désigne désormais un groupe, une rangée ou une colonne de personnes, marqué par une idée d'ordre ou d'agencement. C'est ainsi qu'il est utilisé dans le contexte technique ou militaire, mais il peut être parfois employé de façon littéraire pour désigner des parents.

De façon symétrique, les germains de la mère sont désignés par *ui / wui*⁸ (MB) et *wika / wuika* (MZ). Pietr Lavrovskij ne dit rien sur les termes désignant les cousins utérins. Paul Friedrich (1963 : 12) en revanche atteste l'existence dans le lexique vieux russe de termes spécifiques pour désigner un fils de frère de mère (*ujéts*, MBS puis MSiS) ou une fille de frère de mère (*ujéčka*, MZD puis MSiD). La nomenclature des cousins s'est donc constituée et déployée dans sa complexité entre la fin de la période proto-slave, au premier millénaire avant J.-C., et le début de la période vieux slave au milieu du premier millénaire de notre ère, pour rester inchangée jusqu'au XIV^e ou XV^e siècle, où elle a progressivement été remplacée par la terminologie linéaire. De façon réciproque Lavrovskij relève également des termes spécifiques pour désigner les enfants de sœur et de frère.

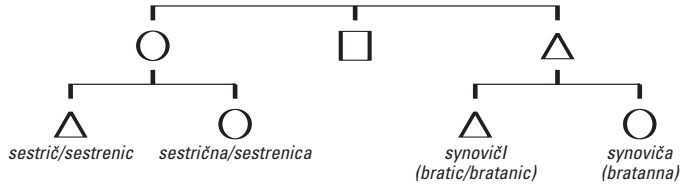


Fig. 3. Terminologie vieux russe de la collatéralité descendante

Paul Friedrich insiste sur le fait que l'un des changements majeurs intervenus entre la période proto-indo-européenne et proto-slave est la complète instauration d'un lexique collatéral bifurqué pour les neveux. *Synovičl* désigne alors le fils d'un frère, *synoviča* la fille d'un frère ; les deux termes dérivant du terme fils, *synU*. *Sestrič* désigne le fils d'une sœur, *sestrenica* la fille d'une sœur, les deux termes dérivants de *sestra* (Z). Les termes réciproques dérivés de *brat* (B), désignant le fils d'un frère par le terme *bratánic* et la fille d'un frère par *bratánna* ont fait leur apparition à la même époque et semblent avoir progressivement remplacé le premier couple sémantique *synovičl / synoviča*. Les descendants d'un frère pourraient donc avoir été considérés en premier lieu comme des enfants relevant du groupe des fils avant d'être désignés comme des enfants de collatéraux mâles. Le linguiste souligne toutefois que ce lexique est probablement celui d'un locuteur masculin (Friedrich 1963 : 8), et rappelle que la nomenclature proto-slave perpétue la distinction déjà opérée au sein de la terminologie proto-indo-européenne entre les enfants de frères (*nepoHts*) et les enfants de sœurs (*neptyH*).

8. Dans son texte le plus récent M. V. Kryukov (1998 : 296) comment au sujet de ces termes une inversion en citant FB pour *ui* et MB pour *stryi*, alors que les travaux de Pietr Lavrovskij (1967 : 35 sq.), Paul Friedrich (1966 : 23, 24) et Émile Benveniste (1969 : 224) explicitent le contraire.

Friedrich complète donc le corpus des termes relevés par Lavrovskij et en propose le tableau synthétique suivant :

Patrilatéraux			Matrilatéraux		
femme		homme	homme	femme	
affin	consanguin		consanguin		affin
<i>stryjnja</i> FBW	<i>stryja</i> FZ	<i>stryj</i> FB	<i>uj</i> MB	<i>lelĵa, ūjka</i> MZ	<i>ŭjnja</i> MBW
<i>stryjehka</i> FBD, FSbD	<i>stryjckichl</i> FBS, FSbS		<i>ujĕts</i> MBS, MSbS		<i>ujĕbka</i> MBD, MSbD
<i>synovĭtsa, ou bratĭnna</i> BD	<i>synovĕtsl, ou bratĭnich</i> BS		<i>dsbchĕrich, ou sestrĭch, ou nĕtii</i> ZS		<i>dsbchĕrsha, ou nestĕra</i> ZD

Fig. 4. Collatéraux proches en vieux russe (Friedrich 1963 : 12)

Le passage d'une terminologie de type descriptif à une logique terminologique classificatoire a eu lieu de façon tardive, puisque la première occurrence connue du terme *tĕtĭ* (employé pour désigner une tante) ne date que du début du XIII^e siècle. L'évolution de la nomenclature collatérale-bifurquée vers une nomenclature linéaire semble par ailleurs avoir été assez rapide. En effet, l'existence du lexique de type eskimo est avérée au XV^e siècle et définitivement en vigueur au début du XVIII^e siècle.

Les modifications intervenues au sein des terminologies incitent alors à s'interroger sur les passages logiques et les mécanismes cognitifs qui ont pu s'instaurer entre ces deux systèmes, qui renvoient à des changements sociaux intervenus dans la façon d'échanger, d'habiter, de s'allier et peut-être de croire.

Sans rien connaître encore des causes précises de cette évolution, on peut observer qu'elle coïncide historiquement avec la naissance de l'État russe moderne⁹. Paul Friedrich (1963 : 15) souligne le rôle probable, au début du XVII^e siècle, de la période des troubles marquée par l'avènement d'Ivan le Terrible et des premiers Romanoff, et précise :

« Russian culture was torn by tremendous losses of population, incredible famines, migrations, and deportations, the ravaging incursion of foreign armies and Cossack hordes, and finally, by intermittent economic chaos. It would seem reasonable to assume, although difficult to prove, that extreme social disorganization tends to accelerate change in formal cultural systems, including those of kinship terminology. »

9. Sur les aspects civilisationnels de ce moment de l'histoire de la Russie voir Smith (1968).

Le linguiste replace, par ailleurs, cette évolution terminologique particulière dans un cadre historique plus vaste qui fait la preuve de modifications lexicales successives, et propose plusieurs causes pouvant expliquer *a contrario* les raisons d'une aussi durable conservation de la nomenclature collatérale bifurquée. Le long maintien, puis la disparition rapide en Russie d'une part importante du lexique de la collatéralité et son remplacement par une terminologie réduite, nous rappelle donc que les liens de parenté sont inscrits dans le temps et que la structure est, elle aussi, marquée par la diachronie. Il devrait alors être possible de proposer, dans un tel cadre, une lecture historique des relations de consanguinité et d'affinité en Russie, dans la mesure où celles-ci semblent s'être exprimées différemment, ou plus volontiers, selon les contextes.

Nomenclature de l'alliance

Le lexique russe de l'affinité comporte actuellement une vingtaine de termes, dont certains sont plus facilement et plus largement employés que d'autres. Il faut en outre souligner la complexité, l'ancienneté et la stabilité de cette terminologie restée pour une très large partie inchangée depuis la période proto-slave. La nomenclature russe de l'alliance a pour principale particularité de tenir compte du sexe d'ego et de celui du parent intermédiaire lorsque la désignation porte sur un allié de deuxième ou de troisième ordre, elle persiste donc à manifester le même caractère collatéral-bifurqué que l'ancienne terminologie de la consanguinité.

Pour la clarté de l'exposé j'ai procédé à la distinction de plusieurs classes d'alliés : la première regroupe les alliés directs et concerne les époux, la seconde concerne les affins du second degré et distingue les alliés de consanguins et les consanguins d'alliés, enfin le troisième degré d'affinité implique la combinaison de plusieurs relations et distingue les consanguins d'alliés de consanguins et les alliés de consanguins d'alliés. L'ensemble de ces parents a été récapitulé en deux schémas pour ego masculin et pour ego féminin, dans lequel ne figurent toutefois pas les alliés issus de remariage.

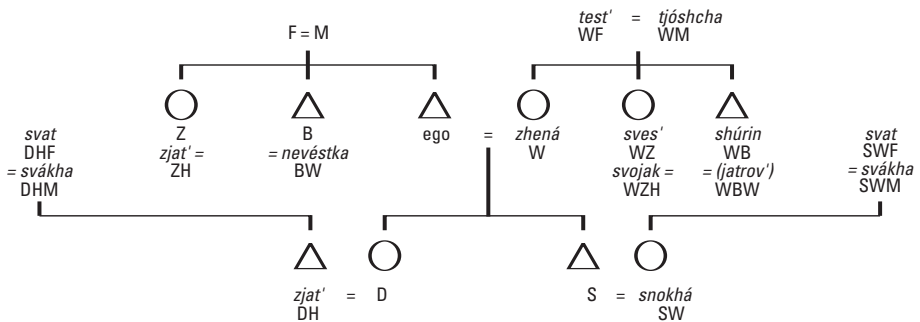


Fig. 5. Terminologie de l'affinité pour ego masculin (Friedrich 1964 : 146)

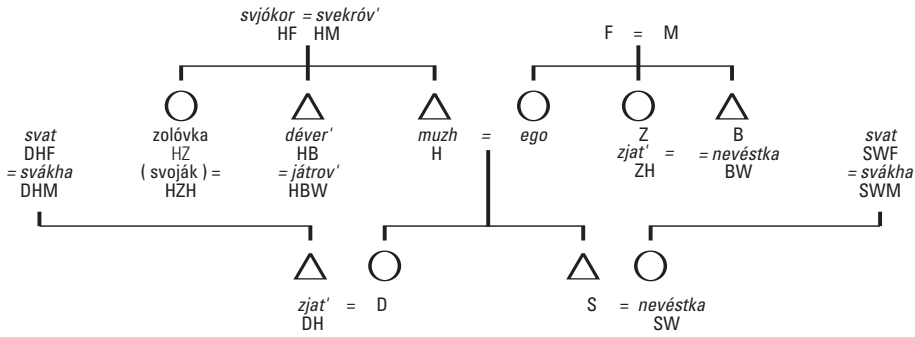


Fig. 6. Terminologie de l'affinité pour ego féminin (*ibid.*).

Les affins du premier ordre

Il existe en russe des termes spécifiques pour désigner la parenté par alliance (*svoïstvo*) et ses membres (*svoïstvennik*, masc. / *svoïstvennica*, fém.), qui puisent probablement leur sens dans la racine *sve*, désignant ce qui est propre, à soi. Ces termes sont connus mais peu usités en raison de leur connotation formelle. On leur préfère la forme analytique extrêmement descriptive bien que sémantiquement incorrecte : *rodstvenniki X so strorony mužā/ženy* (les parents [consanguins] de X du côté de son mari / de sa femme).

Les époux *suprug / suprugā* sont aussi désignés par les termes *muž* (H) et *žena* (W), l'étymologie de ce dernier terme issu du radical grec γεν - γαω comportant, comme le rappelle déjà Pietr Lavrovskijj, l'idée d'enfantement ou de naissance. Il faut remarquer que, dans sa forme verbale, l'alliance n'est pas énoncée en russe de la même façon pour l'homme et la femme : épouser un homme se dit *vyhodit' za mužom* (litt. sortir après un homme), épouser une femme *ženica* (prendre femme, issu de *žena*, la femme). Il existe donc deux verbes pour une même alliance, ce qui suggère déjà que celle-ci n'est pas envisagée de la même façon par le groupe de l'époux et celui de l'épouse.

Les affins du deuxième ordre

Consanguins d'alliés

Les termes qui servent à désigner cette classe d'alliés sont parmi les plus anciens du lexique russe de la parenté, puisque la majorité d'entre eux dérive directement de la nomenclature proto-indo-européenne avec de légères altérations phonétiques. Ils ont la particularité de tenir compte du sexe du parent intermédiaire. Paul Friedrich (1963 : 3) remarque à ce propos que la moitié des termes archaïques de l'affinité renvoient à un locuteur féminin désignant les consanguins directs (ascendants et germains) de son mari. La nomenclature russe différencie donc très précisément *test'* (WF) dérivé du vieux slave *tIstl* et *těša* (WM) dérivé de *tIšta*, de *svěkor* (HF) et *svekrôv'* (HM), tous deux issus des noms proto-indo-européens *swekwros* et *swskrwH*. Les termes désignant les parents d'époux sont facilement utilisés et sont liés à des comportements de res-

pect et d'évitement. La forme d'adresse communément employée pour s'adresser à ses beaux-parents en Russie est l'utilisation du prénom suivi du prénom patronymique¹⁰ accompagné du vouvoiement.

La langue conserve également une mémoire très précise des positions spécifiques occupées par les germains de l'époux : *dever'* (HB) et *zolovka* (HZ). Issus respectivement des termes proto-indo-européens *daHyweHr* et *gHlows* (*zolva* en vieux russe), ces deux désignations font partie du lexique le plus ancien, et demeurent connues même si elles sont peu usitées de nos jours. Les relations qu'entretient une femme avec les sœurs de son mari sont réputées être mauvaises. L'étymologie populaire rapproche ainsi le terme *zolovka* de la racine *zl-* qui signifie méchanceté, et les dictons rappelant que « mieux vaut neuf frères d'époux qu'une seule de ses sœurs », ou encore « sept *deverà* sont ma joie, une *zolovka* mon poison » sont encore abondamment cités. Toutefois Pietr Lavrovskij remarque (1867 : 77) que le lien avec la racine *zl* relève probablement d'une reconstruction tardive dans la mesure où il renvoie à un usage social du terme *zolovka* et non à la formation philologique de celui-ci.

Le terme *šurin* (WB) est bien mieux connu que son pendant féminin *sves' / svoâčenica* (WZ), plus tardif, auquel l'usage contemporain préfère la forme analytique et littérale *sestra žene*. *Šurin* est issu du terme proto-indo-européen *syowr* qui devient *shurinU* à la période vieux slave. Lavrovskij propose (*ibid.* : 78) de le faire dériver de la même racine sanskrite *çura* que pour le terme *svekor*, et justifie ce lien sémantique par le parallélisme des positions respectives occupées par le père de l'époux et le frère de l'épouse au moment du mariage en rappelant que c'est le frère de la mariée qui dispose (dans les traditions slaves) de la destinée de sa sœur¹¹. Le terme utilisé pour désigner la sœur d'épouse est donné par Friedrich comme *sves'* issu du vieux russe *svestI*. Lavrovskij confirme ce fait mais ajoute que les termes *svâkina*, *svoâkina*, *svoâčenica* sont également en usage dans la Russie du Sud. C'est ce dernier vocable, qui semble entretenir des liens morphologiques et sémantiques forts avec le terme *svoâk* (WZH), que j'ai trouvé en usage restreint dans la région de Yaroslavl.

10. Trois éléments onomastiques composent légalement en Russie l'identité personnelle de chaque individu. En plus d'un prénom unique (*imâ*) et d'un nom de famille (*familiâ*) qui est hérité du père ou de la mère selon le souhait des parents (sans possibilité toutefois de combiner leurs deux noms), chacun reçoit en effet, à sa naissance, un troisième caractère onomastique déterminant, désigné comme l'*otčestvo*. Apposé au prénom, cet élément est formé à partir du prénom du père, auquel est adjoind un suffixe (*ââ, ovna, evna*, pour une fille ; *ovič, evič*, pour un garçon). Fréquemment, et improprement, traduit par « patronyme », et plus rarement par nom ou prénom patronymique, ce dernier caractère est probablement celui qui confère aux règles russes de nomination une première et immédiate spécificité. Ainsi, adjoind au prénom, l'*otčestvo* servait à identifier un individu avant l'attribution de noms de familles, qui n'eut lieu en Russie, de façon systématique, qu'à la fin du XIX^e siècle. Voir, à ce propos, E. Gessat-Anstett (1999).

11. Encore de nos jours une partie des jeux organisés par les amis des mariés le jour des noces réside en une série de rituels d'empêchement au cours desquels l'époux doit, pour le banquet, acheter sa place auprès de sa femme au frère de celle-ci.

Enfin, le couple sémantique *pasynok* (SpS) et *padčërica* (SpD), désignant les enfants d'époux, est désormais inusité et remplacé par les formes analytiques (*nerodnoj syn et nerodnaâ doč*) qui énoncent explicitement des relations de filiation non consanguines.

Alliés de consanguins

Les termes utilisés pour faire référence aux parents par alliance d'un consanguin tiennent compte du sexe du parent intermédiaire et, dans plusieurs cas, du sexe du locuteur. L'épouse du fils (SW) est désignée par le terme *snoha* par le père, et par la mère et les germains de l'époux par celui de *nevestka*. Le premier terme est issu du vieux russe *snUkha* dérivé du proto-indo-européen *snusos* (SW) formé sur *swHnws* (S). L'étymologie populaire fait dériver le second terme de la racine *vest'*, savoir, dans la mesure où elle semble concerner des alliées féminines « que l'on ne connaît pas » et se rapprocher sémantiquement de *nevesta* (la fiancée). Mais selon Paul Friedrich (1963 : 23), qui réfère à N. Trubetskoj (1939), cette reconstruction est probablement fautive, dans la mesure où elle s'appuie sur des représentations de la parenté, et non sur une analyse lexicale solide. Le linguiste préfère suivre l'hypothèse originale de Trubetskoj, qui voit en *newystho* une racine proto-indo-européenne signifiant « la nouvelle » ou « la plus jeune » : la fiancée, tout comme l'épouse d'un consanguin, serait alors très logiquement désignée comme une nouvelle femme dans le groupe de parents. Le terme *âtrov'*, donné par Pietr Lavrovskij comme le terme approprié pour désigner l'épouse du frère en réciprocité envers *dever'* et *zolovka*, n'est plus employé et dans la plupart des cas inconnu des locuteurs.

Si une épouse de frère est donc désormais désignée de façon identique selon que le locuteur est un homme ou une femme, il n'en va pas de même pour son symétrique féminin. Une femme désignera ainsi par le terme *svoâk* l'époux de sa sœur, cependant qu'une position identique dans la parenté par alliance sera désigné par *zât'* par un locuteur masculin. *Zât'* est issu du vieux slave *zâtI*, que Paul Friedrich fait dériver de la racine proto-indo-européenne *gen-*. *Zât* est aussi le terme qui est utilisé pour désigner l'époux d'une fille, et, par altération, il vient souvent remplacer le terme *svoâk* dans le discours des germains de l'épouse. La terminologie russe de l'affinité montre donc, à partir de l'exemple offert par les termes *zât* et *nevestka*, que les consanguins de générations et de sexes différents se comportent comme un groupe pour désigner un allié (masculin) de consanguin de façon unique.

Les termes désignant les nouveaux époux des parents, autres alliés de consanguins, sont morphologiquement proches des termes de consanguinité qu'ils doublent, ainsi *očim* (MH) est proche d'*otec* (F). Le terme de *mačëha* (FW) reste proche de *mat'* (M), mais porte aussi en lui de fortes connotations négatives (hostilité, jalousie) largement illustrées par le folklore russe. L'usage populaire, plein d'ironie, attribue ainsi le nom de *mačëha* à la fleur poilue et rigide du pissenlit.

Les affins de troisième ordre

Alliés de consanguins d'alliés

628

Les termes *âtrov'* (HBW), presque inusité, et *svoâk* (WZH), peu employé, sont désormais plus volontiers remplacés par des formes analytiques. Le premier terme est issu du vieux slave *âtrovI*, dérivé du proto-indo-européen *yenHter*, qui désignait dès l'origine l'épouse d'un frère d'époux et plus précisément de mari. Pietr Lavrovskij souligne (1867 : 85) la modification intervenue dans l'usage de ce terme qui a d'abord servi aux germains d'époux pour faire référence à l'épouse de leur frère et qui fut ensuite utilisé par les épouses de frères entre elles. Il indique également que le vocable tombe en désuétude au milieu du XIX^e siècle. Le deuxième terme est issu du vieux slave *svoâkU*, dérivé de la racine *sv-* renvoyant à ce qui est à soi. Pietr Lavrovskij indique que la même évolution a pu intervenir dans l'application du terme qui, servant en russe moderne aux époux de sœurs pour se désigner entre eux, pouvait servir initialement aux germains d'époux pour faire référence à l'époux de leur sœur.

De la même façon, le couple *zât'* et *nevestka*, servant originellement à désigner l'époux d'une sœur d'époux et l'épouse d'un frère d'épouse, ne sert plus qu'à désigner des alliés de consanguins. On leur préfère, là encore, l'appellation descriptive des positions occupées dans le groupe de parents. Cette partie du lexique de l'affinité s'est appauvrie, notamment parce que le réseau des relations de parenté effectivement activées est désormais beaucoup plus restreint qu'au siècle dernier.

Consanguins d'alliés de consanguins

Les termes servant historiquement à désigner cette classe de parents sont presque totalement inusités. On emploie désormais à la place de *svat* (SbSpF, ChSpF) et *svatovâ* (SbSpM, CSpM) les formes descriptives des positions occupées, accompagnées d'un système d'attitude laissant une place marquée à l'évitement à travers l'emploi du prénom patronymique et du vouvoiement.

En ce qui concerne les enfants des époux des parents, les termes qui les désignent sont formés à partir de la nomenclature de la germanité qualifiée par un adjectif explicitant le lien d'alliance. Les relations sous tendues par *svodnyj brat* (PSpS) ou *svodnaâ sestra* (PSpD) sont neutres et n'impliquent pas de situation conflictuelle. Ils ne tiennent en outre pas compte du sexe du parent intermédiaire.

Archaismes et évolutions

La nomenclature russe de la parenté possède donc une double spécificité : celle d'avoir opéré, d'une part, une transformation tardive et rapide au sein de la tranche terminologique concernée par un système collatéral bifurqué vers une nomenclature linéaire, et celle d'avoir conservé, d'autre part, une terminologie de l'affinité collatérale bifurquée particulièrement étendue. Cela nous oblige à poser deux questions.

La première question concerne la terminologie de consanguinité et naît d'une interrogation sur les processus logiques tout autant que culturels qui ont provoqué et rendu possibles ces changements de nomenclature. En effet, la disparition, en moins de deux cents ans, de près d'une quinzaine de termes désignant des collatéraux à G+1 et G-1 ne manque pas de surprendre.

Si des recherches en cours¹² tendent à montrer la cohérence et la rationalité d'évolutions semblables au sein de terminologies, on ne sait rien des mécanismes sociaux qui ont permis, provoqué ou soutenu ces changements. L'évolution de ces lexiques atteste simplement d'une façon irréfutable de modifications survenues au sein des logiques qui permettent la production, la circulation et l'usage des nomenclatures de parenté. L'identification de la (ou des) cause(s) de ces modifications nécessite de solides travaux d'historiens sur les impacts sociaux et plus particulièrement familiaux des bouleversement politiques, démographiques, religieux et culturels qui ont marqué le passage entre l'époque médiévale et moderne en Russie, travaux qui restent à entreprendre.

Pour les ethnologues, ces transformations lexicales peuvent être envisagées comme les conséquences de changements intervenus dans les représentations de la filiation. À ce titre, l'existence durable, puis la disparition rapide entre le XV^e et le XVII^e siècle d'une tranche terminologique soudanaise, autorise à poser la question de la permanence d'une filiation bilatérale telle qu'elle est avancée par les linguistes, et incite à proposer l'hypothèse de l'existence d'un système de filiation plus complexe ayant existé de la fin de la période proto-slave (clairement marquée par la patrilinearité) jusqu'à la fin de la période médiévale, qui aurait pu être fondé sur un principe de bilinéarité ou encore mettre en œuvre un système de filiation parallèle.

En effet, l'argument de Paul Friedrich concernant le fait que la terminologie collatérale bifurquée doit être lue comme la traduction d'un système de filiation indifférenciée puisqu'un système de filiation patrilineaire aurait été accompagné d'une terminologie de type iroquois, est loin d'être totalement convaincant. Cette logique, outre les nombreux contre-exemples qu'elle appelle, ne laisse en effet pas de place aux traits culturels attestant de la perpétuation, jusqu'au XVIII^e siècle, d'une idéologie patrilineaire, repérable encore aujourd'hui aussi bien dans une partie du lexique de la consanguinité qu'au sein des représentations de la parenté.

D'autre part, l'hypothèse de l'existence d'une transmission en ligne maternelle renvoie à de nombreux traits culturels observables en Russie. Paul Friedrich (1964 : 13) souligne ainsi lui-même que le double lexique collatéral bifurqué marque « *an unusual concern with inheritance and succession through both men and women* ».

Cette matrilinearité trouve une première et importante traduction dans les logiques préciputaires qui régissaient, jusqu'à la Révolution, la circulation en ligne matrilatérale des biens appartenant aux femmes : ainsi une femme transmettait ses biens propres (bijoux, vêtements, mobilier, voire biens financiers et immobiliers) à

12. Notamment les recherches de Laurent Barry, non encore publiées, sur les logiques terminologiques à l'œuvre sur des tranches générationnelles dans les lexiques du corpus de George P. Murdock.

des femmes, de préférence à sa fille, sa petite-fille ou sa nièce. En cas de décès sans descendance féminine, ils retournaient à sa famille et ne pouvaient être appropriés par son mari, ni par les parentes de celui-ci. La persistance avérée de telles pratiques¹³ pourrait laisser penser à la pertinence qu'aurait conservé en Russie un système de filiation parallèle. Cette logique de la matrifiliation des femmes trouve une illustration particulièrement éloquente dans les jouets traditionnels que sont les *matrioška*, ces poupées de bois qui matérialisent des générations de femmes imbriquées les unes dans les autres¹⁴.

Par ailleurs, les travaux de l'ethnographie soviétique, et ceux de M. O. Kosven (1940, 1948) en particulier, au sein desquels l'idée d'un matriarcat primitif héritée de Maine a connu une fortune et une postérité ailleurs inégales, se sont très largement fait l'écho des us et des coutumes relevant en Russie d'une filiation matrilineaire. Plus récemment, le sociologue Valéry Maksimenko (1988), dans sa tentative de trouver une explication à la persistance de fortes solidarités familiales en lignées féminines, fournissant à la société soviétique l'une de ses rares sources de stabilité, évoque encore les processus de « matrifocalisation » des rapports familiaux et sociaux. La récurrence de la thématique du matriarcat, dans un contexte intellectuel longtemps imperméable au dialogue scientifique international, est peut-être alors à lire comme la tentative maladroite de proposer une traduction savante à un principe de matrifiliation mal identifié.

L'hypothèse de l'existence d'un système de filiation complexe fondé sur une binéarité ou un parallélisme de la descendance ne doit toutefois pas négliger la possibilité que la nomenclature dont on dispose puisse être incomplète. Il est possible que la terminologie connue le soit pour un ego masculin, et que les rares textes médiévaux n'aient pas conservé de traces de la terminologie de la collatéralité pour un ego féminin. Cette éventualité priverait toute analyse de données fondamentales et introduirait une marge d'imprécision, si ce n'est d'erreur, dans toute lecture du système de parenté. Elle invite donc, en premier lieu, à enquêter sur l'existence d'un lexique féminin de l'adresse et de la référence dans la Russie médiévale, sur ses spécificités et sa postérité éventuelles.

Nomenclature de l'affinité et règles d'alliance

La deuxième question posée aux ethnologues par les terminologies russes de parenté concerne la survivance d'une nomenclature collatérale bifurquée de l'alliance. Pourquoi les Russes persistent-ils à manipuler un lexique aussi précis et contraignant, dont, nous précise Paul Friedrich (1963 : 16), la complexité s'est même accrue à la période moderne, alors que les liens de parenté qui sous-tendent ces désignations sont très dévalorisés par rapport à ceux de la parenté

13. Il m'a été donné d'observer ces logiques encore à l'œuvre dans la région de Rybinsk. Ainsi cette femme possédant en indivision avec son frère leur maison natale, obtenant de son fils l'argent nécessaire au rachat de la part de son germain et faisant don par testament de l'ensemble de cette demeure à sa fille. Ces pratiques manifestent la forte sexuation de l'ensemble de l'espace domestique, lieux, objets, pratiques et discours. Cette dichotomie symbolique semble favoriser la perpétuation de logiques préciputaires qui procèdent à la distinction des lignées féminines et masculines.

14. Je remercie Nicolas Govoroff d'avoir attiré mon attention sur ce fait.

consanguine, et que ces relations peuvent n'être effectivement actualisées qu'à quelques occasions seulement au cours d'une vie ?

Un premier indice nous est fourni par Pietr Lavrovskij qui précise (1867 : 55) que la terminologie de l'alliance s'est élaborée sur les bases d'un échange entre deux lignages, et non sur celle d'une union de personnes. Cet indice nous suggère donc d'écarter la piste d'un système d'alliance complexe dans la mesure où la logique de l'affinité semble être en Russie une logique de groupes obéissant aux lois de la réciprocité. Le linguiste ajoute que la postérité d'un lexique bifurqué (mieux conservé dans la langue russe que dans toute autre langue slave, remarque-t-il [*ibid.* : 95]), est due à la spécificité des lignages slaves orientaux qui ont maintenu une forme d'héritage et de transmission particulière n'autorisant pas le partage personnel et maintenant donc l'ensemble des parents solidaires. Pour Lavrovskij, la pertinence sociale et culturelle de l'idée de lignée a donc partie liée avec le fait que l'alliance est envisagée comme un échange entre des groupes, et elle débouche sur le fait que les logiques matrimoniales s'élaborent en harmonie avec les logiques patrimoniales.

Toutefois l'absence totale de règle connue d'alliance prescriptive, et le peu d'information dont on dispose sur les prohibitions et les préférences matrimoniales obligent à examiner l'hypothèse d'un système d'alliance élémentaire ou semi-complexe centré sur le mariage préférentiel avec une cousine, avec beaucoup de précaution.

De fait, Émile Benveniste souligne que les termes *svekov'* (HM) / *svěkor* (HF) sont formés sur un même radical *sve-* mais que leur morphologie suggère une antériorité du nom féminin : il semble que le lexique proto-indo-européen ait d'abord procédé à la désignation de la mère de l'époux, *sveku*, identifiée, précise le linguiste, à partir d'un lien de germanité avec l'un des parents. Pour achever la remarque de Benveniste sur la formation du terme *svekov'*, il est possible d'avancer que la mère d'épouse pourrait alors avoir été nommée d'abord, non pas tant à cause de son statut au sein du groupe domestique, comme le suggère le linguiste, mais bien parce que la mère d'épouse est aussi et d'abord un parent consanguin déjà identifié qui change de statut après la contraction de l'alliance. La nomenclature russe de l'affinité pourrait donc, à ce titre, conserver une première trace d'une alliance entre cousins. Au niveau lexical, il existe par ailleurs en russe une coïncidence entre un terme de consanguinité et un terme d'alliance : puisque *šurin* (WB) et *prašur* (PaPaPaF) réfèrent, selon Lavrovskij, à la même racine *šura*, avec l'introduction d'un décalage générationnel notable.

Ces deux arguments terminologiques, bien que ténus, rendent plausible l'hypothèse d'un mariage préférentiel avec une cousine. Il faut aussi souligner que l'observation ethnographique des stratégies matrimoniales contemporaines montre la persistance de pratiques marquées par une endogamie réelle ou symbolique qui place des sœurs classificatoires (des cousines du premier, deuxième ou troisième degré) en situation d'objet préféré d'alliance (Gessat-Anstett 1997 : 429-462).

Nous ne disposons toutefois que d'indices infimes pour déterminer celle des cousines avec laquelle aurait pu être contracté de façon préférentielle une alliance

en Russie. Paul Friedrich évoque tout d'abord, puis exclut tout à fait, après une démonstration très brève, la possibilité d'un mariage avec une cousine croisée (1963 : 4 ; 1966 : 28). Sa réflexion est essentiellement fondée sur le constat de la non coïncidence des lexiques de l'affinité et de la consanguinité, alors que ce type d'alliance induit une double position de certains parents (époux/cousin ; parents d'époux/germains de parents) qui devrait, considère-t-il, trouver sa traduction dans les nomenclatures de parenté. Toutefois, sa démarche analytique s'appuie sur un examen des termes proto-indo-européens et ne va pas jusqu'à la terminologie protoslave ou vieux slave. Et sans être erronée, sa brève démonstration qui ne manipule que des arguments négatifs n'emporte pas une totale adhésion. Elle n'autorise pas en tout état de cause à écarter tout à fait la possibilité d'un mariage avec une cousine croisée matrilatérale.

Elle incite pourtant à poser la question de la possibilité d'une alliance avec une cousine parallèle. Or, l'existence sur le territoire de la Russie d'un système de filiation patrilinéaire jusqu'à la période proto-slave orientale, vers le début du premier millénaire avant J.-C., s'est traduite par une assimilation des descendants de germains mâles à des consanguins directs, notamment à travers la prévalence de la notion de *rod*. Cette assimilation permet d'émettre de fortes présomptions que la cousine parallèle patrilatérale a été, dans une telle logique, un conjoint interdit.

Demeure l'hypothèse d'un mariage avec la cousine parallèle matrilatérale. Ce cas extrêmement rare n'est pas représenté dans l'échantillon de Murdock. Toutefois cette hypothèse n'est pas incompatible avec l'existence en Russie d'une double terminologie collatérale bifurquée (pour la consanguinité et l'alliance), mais nous ne disposons pas d'éléments ethnographiques pour en apprécier la validité. Le seul indice qui pourrait être exploité provient de ce que dit Piotr Lavrovskij du terme *zât'* (DH). Le linguiste lui donne en effet (au même titre que Paul Friedrich [1963 : 5]) le mot *gâmâtr* pour origine étymologique, et fait référence (1867 : 57) à la grammaire de F. Bopp qui analyse ce dernier vocable à partir de la double racine *gâ* et *mâtr* expliquant qu'un *gâmâtr* est « *qui uxoris matrem tanquam matrem suam habet* ». Si la lecture de Bopp est exacte, la terminologie russe de l'affinité conserverait alors une trace explicite de l'union avec une cousine parallèle matrilatérale, puisque le gendre serait désigné comme un homme ayant pour mère d'épouse (*têsâ*) quelqu'un de pareil à sa propre mère, en d'autres mots une mère classificatoire, désignée plus tard comme un tante (*têtâ*), avec une proximité phonique troublante entre les deux termes.

Quoi qu'il en soit, ces chemins terminologiques et anthropologiques sont restés jusqu'à présent inexplorés. Ils invitent, en ultime recours, à pousser plus loin la recherche d'une possible descendance en ligne maternelle dans le système de filiation russe et également à enquêter sur les conséquences d'une bilinéarité de la filiation pour les logiques de l'affinité en Russie. Ces questions, pour l'instant sans réponses, et ces hypothèses rappellent qu'il existe encore des champs entiers du savoir ethnologique à défricher au sein d'aires géographiques qui relèvent d'une ethnologie du proche.

BIBLIOGRAPHIE

Benveniste, Émile

1965 « Termes de parenté dans les langues indo-européennes » *L'Homme* 5 (3-4) : 5-16.

1969 *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. I. *Économie, parenté, société*. Paris, Éditions de Minuit.

Bopp, Franz

1866 *Grammaire comparée des langues indo-européennes*. Traduit de l'allemand par M. Bréal. Paris, Imprimerie nationale, 5 vol. [1^{re} éd. 1833-1849.]

Cuisenier Jean

1994 *Le feu vivant*. Paris, PUF.

Cuisenier, Jean & Catherine Raguin

1967 « De quelques transformations dans le système familial russe. Revue critique », *Revue française de Sociologie* 8 (4) : 521-557.

Dal', Vladimir

1955 *Tolkovyj slovar' zhivogo velikorusskogoazyka*. Moskva, Gos izd-vo inostrannikh i natsional'nykh slovarei. [1^{re} éd. 1880-82.]

Friedrich, Paul

1963 « An Evolutionary Sketch of Russian Kinship », *Proceedings of the 1962 Annual Spring Meeting of the American Ethnological Society*. Seattle, University of Washington Press : 1-26.

1964 « Semantic Structure and Social Structure : An Instance from Russian », in W. H. Goodenough, ed., *Exploration in Cultural Anthropology : Essays in Honor of George Peter Murdock*. New York, MacGraw Hill : 131-166.

1966 « Proto-Indo-European Kinship », *Ethnology* 5 (1) : 1-36.

Gessat-Anstett, Élisabeth

1997 *Sur les rives de « Matusška Volga » : enquête sur les usages et les représentations*

de la parenté dans la province de Yaroslavl.

Paris, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat.

1999 « De la nomination : enjeux familiaux et sociaux de l'attribution des prénoms en Russie », *Cahiers du Monde russe, soviétique et post-soviétique* 40 (3) : 447-458.

Kosven, Mark Osipovitch

1940 « Matriarhat. Etnograficeskije materialy », *Istoriâ* 11.

1948 *Matriarhat. Historiâ problemy*. Moskva - Leningrad.

Kryukov, M.V.

1998 « The Synchro-Diachronic Method and the Multidirectionality of Kinship Transformation », in Maurice Godelier *et al.*, eds, *Transformation of Kinship*. Washington-London, Smithsonian Institution Press : 294-313.

Lavrovskij, Pietr

1867 *Korennoe znacenie v nazvaniâh rodstva*. Saint-Petersbourg, Académie impériale des sciences.

Levin, Yuri

1974 « A Description of Systems of Kinship Terminology », in Y. Bromley, ed., *Soviet Ethnology and Anthropology Today*. Paris-The Hague, Mouton : 147-166.

Maksimenko Valéry

1988 « Le pouvoir psychologique dans la famille urbaine russe contemporaine », *Culture et Société de l'Est* 9 : 139-154.

Murdock, George Peter

1949 *Social Structure*. New York, Macmillan.

Pershits, A.

1974 « Early Forms of Family and Marriage in the Light of Soviet Ethnography », in Y. Bromley, ed., *Soviet Ethnology and Anthropology Today*. Paris-The Hague, Mouton : 123-132.

Plakans, Andrejs

1994 *Kinship in the Past : Anthropology of European Family Life, 1500-1900*. Oxford, Basil Blackwell Pub.

Preobrazhenski, Alexandr Grigorievitch

1951 *Etymological Dictionary of the Russian Language*. New-York, Columbia University Press.

Schakhovskoy Dimitri

1993 « Euristique et généalogie de la noblesse russe », *Cahiers du Monde russe et soviétique* 34 (1-2) : 267-276.

Smith, Robert E. F.

1968 *The Enserfment of Russian Peasantry*. Cambridge, Cambridge University Press.

Stankiewicz, Edward

1962 « The Etymology of Common Slavik *vUnokU / vUnukU* », *Slavic and East European Journal* 6 : 28-33.

Trubachev, Oleg Nikolaïevitch

1959 *Istoriâ slavânskikh terminov rodstva i nekotoryh terminov obsestvennogo stroâ*. Moskva, Nauka.

Trubetskoj, Nikolaj

1939 « Gedanken über das Indogermanien Problem », *Acta Linguistica* 1 : 81-89.

Unbegaun, Boris

1939 « Un point d'histoire de la politesse russe : tutoiement et vouvoiement », *Revue de l'Institut des Études slaves* 17 : 267-274.

Vasmer, Max

1958 *Russisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, C. Winter.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Élisabeth Gessat-Anstett, *Histoires de mutations : les terminologies de parenté russe*. — L'état des lieux des lexiques russes de la consanguinité et de l'alliance se propose d'en revenir aux termes pour mieux comprendre les logiques d'un système de parenté mal connu. La nomenclature russe de la consanguinité, qui a connu des transformations lexicales profondes, suggère l'existence d'un système de filiation complexe fondé sur une bi-linéarité ou un parallélisme de la descendance. La complexité, l'ancienneté et la stabilité d'une nomenclature de l'alliance de type collatéral bifurqué incite, quant à elles, à poser l'hypothèse de l'existence en Russie d'un système d'échange matrimonial désormais disparu fondé sur le mariage préférentiel avec une cousine. L'exposé de ces histoires de mutations invite à avancer plus loin sur ces chemins terminologiques et anthropologiques qui, bien que relevant d'une ethnologie du proche, sont restés jusqu'à présent inexplorés.

Élisabeth Gessat-Anstett, *The History of Changes: Russian Kinship Terminologies*. — The assessment of Russian lexicon of consanguinity and affinity calls for taking a closer look at the terminology in order to better understand the rationales of a poorly known kinship system. Having undergone deep lexical changes, the nomenclature of consanguinity suggests the existence of a complex descent system based on a bilinearity or parallelism. The complexity, age and stability of a nomenclature of affinity of a forked collateral type leads to hypothesizing a system of marriage exchanges that, now extinct, used to have its grounds in a preferential marriage with a cousin. The study of these changes invites us to advance farther down terminological and anthropological pathways that, though pertaining to an ethnology of societies similar to our own, have not yet been explored.